

Bordeaux, topographie intime

Marc Pautrel

J'ai vécu plus de vingt ans à Bordeaux et je crois que j'y ai maintenant un souvenir dans chaque rue.

La rue Bethmann, où avec des amis un soir je bois un Château de Fargues 1983, appellation Sauternes, et un autre soir un Château Palmer 1978, appellation Margaux.

La rue Monthyon, où un matin de février je pousse la porte d'une vieille devanture abritant une association étudiante qui propose, pour 400 francs, un aller-retour à Venise, dans un vieux car brinquebalant, à l'occasion du Carnaval, et ce sera mon premier voyage là-bas.

La rue Minvielle, où ** habite seule, la fois où elle m'invite, je ne retiens pas le numéro, mais seulement ce qu'elle me dit : « C'est la porte turquoise. »

La rue du Jardin-Public, où ont emménagé des grands amis de mes parents, les premières années souvent ils m'invitent à déjeuner le dimanche midi et préparent un festin.

La rue Pierre-Trébod, où un jour la bibliothèque de quartier m'invite pour parler de mon livre, j'y vais en tramway mais ce dernier tombe en panne place des Quinconces et je dois terminer à pied, je cours, je cours, je cours, je ne vais jamais pouvoir être à l'heure, mes jambes ne me portent plus, c'est le plein hiver, le froid est sibérien, j'ai mal, j'arrive enfin sur place, très en retard, exténué, tout le monde m'attendait.

La rue Porte-Dijeaux, où une plaque précise que s'élevait à cette place la dernière maison habitée à Bordeaux par le « Président de Montesquieu ».

La rue Vital-Carles, où se trouve la librairie Mollat, dans les salons de laquelle je croise le vrai corps de Pierre Michon, Jean Echenoz, James Ellroy, et bien d'autres écrivains, mais hélas pas Patrick Modiano que j'aperçois plusieurs fois marchant dans les rues de Paris, mais jamais dans les rues de Bordeaux.

La rue du Loup, où se trouve un café dans lequel me donne rendez-vous un soir la timide *** dont je suis amoureux.

La rue du Colisée, la fois où je découvre incrédule les ruines du Palais Gallien datant du IIe siècle, immense édifice caché derrière les hautes maisons bourgeoises, et je crois me retrouver à Rome aux portes du Forum.

Les quais de Paludate, Sainte-Croix, Richelieu, Louis XVIII, des Chartrons, de Bacalan, le long desquels j'ai parcouru tant de kilomètres à pied, sous la protection des gracieuses façades, élégance des motifs sculptés, blondeur de la pierre calcaire éclaircie par la restauration.

Encore les quais, où je marche cette fois côté fleuve comme si c'était un bord de mer, prémices de l'océan, à

marée haute l'air devient saturé de sel et les eaux puissantes ont leur éternelle couleur mobile, jaune, bronze, violet.

La rue de la Rousselle, où un matin d'été je cherche longuement la plaque signalant la maison de Montaigne.

Le cours d'Albret, où se trouve un petit salon de coiffure dans lequel tous les deux mois je vais me faire couper les cheveux pour 90 francs, puis 100 francs, puis 15 euros, et 16, et plus tard encore 17 euros.

Le cours de la Somme, où habitent les divines **** et *****, l'une près de la place de la Victoire, l'autre à l'extrémité de l'avenue, près de chez moi.

La rue du Maréchal-Foch, où un soir je bois un Château Haut-Brion 1984, appellation Graves.

La rue Philippe-Sollers, qui n'existe pas encore mais dans laquelle je reviendrai marcher un jour, si on me prête vie.

La rue Beaufleury, où habitent des camarades étudiants, deux frères qui ont deux ans de différence, l'un brillant dans une grande école, l'autre qui y arrive moins bien et redouble toutes ses années d'études. Un peu plus tard, ils déménagent rue Mazagran. Souvent le soir après dîner je passe les voir, et nous sortons boire un nombre déraisonnable de verres dans les bars place de la Victoire.

La rue Sauteyron où habite la souriante ***** qui un jour, alors que la connais à peine, sonne chez moi à sept heures du matin pour me surprendre au lit.

La rue du Parlement-Sainte-Catherine, dans laquelle mon oncle a son hôtel la fois où il vient en voyage organisé, avec ses collègues retraités. Nous remontons tous

les deux le cours de l'Intendance jusqu'à la rue Mably. Je mange à leur table le soir et à la fin il se lève et va payer mon menu. Je ne le reverrai qu'une seule fois par la suite.

La rue Furtado, dans laquelle je vais faire mes courses dans un supermarché Leclerc pendant des années, avant qu'il soit rasé pour construire un immeuble haut de gamme, au rez-de-chaussée duquel ouvre une agence nationale pour l'emploi.

La rue Buchou, la rue d'Agen, la rue Bauducheu, toutes les petites rues pleines d'échoppes, ces maisons de plain pied qui laissent ouvert à la vue le ciel bleu si énorme, océan renversé, ces rues autour de mon quartier sont mon paradis. Leurs trottoirs sont composés de petits pavés beige disposés en losange, immédiatement j'aime avancer sur ce tapis souple, je crois marcher sur un manteau d'Arlequin.

La rue de Nérac, elle aussi toute en échoppes, avec son tracé en coude, comme une impasse qui déboucherait malgré tout.

La gare Saint-Jean, d'où je viens et où je vais, je m'y rends au moins une fois par mois, c'est le nouveau port de la ville, c'est la liberté de partir quand on veut.¹

1. Publié dans la revue *Place Publique* n° 21, Mai-juin 2010.